



FESTIVAL HISTOIRE ET CITÉ L'ANIMAL ET NOUS

ENTRE PEUR, FASCINATION ET VOLONTÉ DE DOMINATION, L'HUMANITÉ ENTRETIENT DEPUIS LA NUIT DES TEMPS UNE RELATION COMPLEXE AVEC LE MONDE ANIMAL, THÈME DE LA 10^E ÉDITION DU FESTIVAL HISTOIRE ET CITÉ

Dossier réalisé par Anton Vos et Vincent Monnet



LUMIÈRES

LES ORANGS-OUTANS ONT FAIT DE L'HUMAIN UN ANIMAL COMME LES AUTRES

LA DÉCOUVERTE DES GRANDS SINGES A CONTRIBUÉ À SORTIR L'ÊTRE HUMAIN DE SON PARTICULARISME ET À LE FAIRE ENTRER DANS LE RÈGNE ANIMAL.

CURIOSITÉ MÉDICALE ET MONDAINE, **L'ORANG-OUTAN A NOURRI LE DÉBAT SUR LES LIMITES DE L'HUMANITÉ ET SUR L'ESCLAVAGE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES.**

L'homme est un animal comme les autres. L'idée, communément admise de nos jours, ne l'était pas à l'époque moderne. Il a fallu, entre autres, la découverte des grands singes dans le courant du XVII^e siècle pour que la frontière entre l'humanité et l'animalité commence à s'estomper. Mais en même temps que l'on a humanisé les «orangs-outans», on a animalisé les hommes que l'on considérait comme étant les plus bas sur l'échelle des espèces, notamment les esclaves. Silvia Sebastiani, directrice d'études (professeure) à l'École des

hautes études en sciences sociales (EHESS), a consacré une conférence sur cet épisode dans le cadre du Festival Histoire et Cité qui s'est tenu au printemps. Entretien.

Campus: Vous avez intitulé votre conférence «L'orang-outan des Lumières».

Pourquoi avoir choisi

de parler spécifiquement de ce grand singe d'Asie?

Silvia Sebastiani: *Orang-outan* est un mot d'origine malaise qui signifie littéralement «homme des bois». Au XVIII^e siècle, c'est un terme générique qui désigne sans distinction tous les grands singes connus, qu'ils viennent d'Asie ou d'Afrique. Son orthographe n'est pas stabilisée et il n'est d'ailleurs pas le seul en usage. On voit souvent sa traduction latine, *Homo sylvestris*, ou encore, dans la littérature de voyage ou des textes anciens, des synonymes tels que pygmée, satyre indien, *pongo*, *jocko*, *barris*, etc. Ce

n'est qu'à partir des années 1730 que le mot chimpanzé apparaît dans les langues européennes, mais plutôt que désigner l'espèce africaine, il vient se superposer aux autres termes déjà en usage tels qu'orang-outan. Cette confusion terminologique révèle combien la frontière avec l'«homme sauvage», désigné par le même nom, est floue et instable. Quant aux gorilles et aux bonobos, ils ne seront «découverts» par les Européens que bien plus tard, au XIX^e et au XX^e siècle.

De quelle façon l'orang-outan a-t-il contribué aux Lumières?

Pour commencer, il apparaît en Europe un peu avant l'époque des Lumières. On connaît depuis longtemps les petits singes, notamment sur le pourtour méditerranéen, dont on retrouve des représentations dès l'Antiquité, chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains. Mais les grands singes n'entrent dans l'horizon des connaissances zoologiques qu'à partir des années 1630 et surtout de la fin du XVII^e siècle. Les premiers d'entre eux arrivent d'Asie, par les bateaux des Compagnies des Indes orientales néerlandaises puis anglaises, et d'Afrique, via des voies commerciales portugaises et néerlandaises, avant d'être de plus en plus dominées, là aussi, par l'Angleterre. Ce sont deux routes très différentes. Et celle d'Afrique est aussi celle de l'esclavage qui est alors en plein essor, surtout après l'abolition en 1698 du monopole sur ce commerce dont jouit en Angleterre la Royal African Company, ouvrant ainsi le marché de la traite aux armateurs privés. J'ai découvert au cours de mes recherches qu'à cette époque, les orangs-outans et les esclaves africains empruntent exactement les mêmes circuits. Tous deux sont achetés aux mêmes comptoirs sur la côte atlantique de l'Afrique et sont embarqués dans les mêmes navires en

«À CETTE ÉPOQUE, LES ORANGS-OUTANS ET LES ESCLAVES AFRICAINS EMPRUNTENT EXACTEMENT LES MÊMES CIRCUITS.»



direction des Amériques. Alors que le voyage s'arrête là pour les humains, il se poursuit jusqu'en Angleterre pour les grands singes. En tout cas pour les rares d'entre eux qui résistent au périple. Seuls des bébés sont capturés vivants : à cette époque, il est impossible de faire autrement que de tuer la mère.

Qu'en fait-on ensuite ?

Ils sont montrés comme des curiosités, d'abord à Amsterdam, puis à Londres et à Paris. Ils attirent immédiatement l'attention à cause de leur forte proximité avec l'être humain. Même après leur mort, ils continuent d'être exposés : dans l'alcool, embaumés ou sous la forme de squelettes dans les collections naturalistes.

Est-ce que les scientifiques s'y intéressent ?

Oui, bien sûr. Le premier grand singe vivant dont on conserve une trace est une femelle – dont on ne sait toujours pas s'il s'agit d'un véritable orang-outan ou d'un chimpanzé. Elle est offerte à Frédéric-Henri de Nassau, prince d'Orange, et le chirurgien néerlandais Nicolaes Tulp (le même qui figure dans le célèbre tableau de Rembrandt *La Leçon d'anatomie du docteur Tulp*) a l'occasion de l'observer. Il lui consacre un chapitre à la fin de son traité de médecine humaine de 1641, *Observationes Medicae*, accompagné d'une gravure, dont une miniature se retrouve même sur le frontispice, c'est-à-dire la planche illustrée contenant le titre de l'ouvrage. L'animal y est représenté au centre, entre deux cas médicaux traités dans le texte, un homme et une femme. Le singe – qualifié de satyre indien – trouve donc immédiatement une place dans un traité de médecine humaine. L'auteur justifie ce rapprochement par sa ressemblance frappante avec l'humain. Elle est non seulement physique mais aussi comportementale, puisqu'il est capable de boire proprement avec une tasse, de dormir sur un oreiller et sous une couverture et de s'habiller. Nicolaes Tulp n'en déduit cependant pas que la frontière entre l'humain et l'animal n'existe pas.

À cette époque, où situe-t-on l'humain dans l'éventail du vivant ?

On a alors une idée assez claire du fait que l'humain ne fait pas partie du règne animal. On le place plutôt quelque

part entre les animaux et les anges. Tout le monde est imprégné de cette représentation. Même les savants comme Nicolaes Tulp.

Quand cette vision commence-t-elle à changer ?

En 1699, l'anatomiste londonien Edward Tyson, membre de la Royal Society et du Royal College of Physicians, pratique la première dissection d'un orang-outan qui n'a survécu que quelques jours après son arrivée en Grande-Bretagne. En ouvrant le corps du singe, il ouvre de nouvelles perspectives scientifiques et philosophiques aux enjeux épistémologiques fondamentaux. Grâce à son examen d'anatomie comparée, il observe d'abord qu'il y a beaucoup plus de similitudes physiques entre l'homme et les grands singes que de différences. Et ces différences anatomiques sont moins grandes que celles qui séparent les grands singes des autres primates. À cela vient s'ajouter une deuxième constatation troublante. Le cerveau, considéré comme le siège de l'âme et la partie du corps qui différencie le plus l'humain de l'animal, est lui aussi presque identique dans les deux cas. Enfin, Edward Tyson note que les organes de la voix, qui permettent le langage, autre caractéristique propre à l'homme, sont, à leur tour, presque exactement les mêmes.

Est-ce véritablement le cas ?

En réalité, ces similitudes sont surtout notables chez les jeunes, les seuls à parvenir vivants en Europe – et aussi les premiers à être disséqués après une mort souvent rapide. En grandissant, elles s'effacent. Mais cela, on ne le comprendra que plus tard.

Dans le rayon des similitudes physiques, les grands singes sont également bipèdes...

C'est en effet un point important. On représente souvent les grands singes sur leurs deux jambes. L'orang-outan est cependant quadrumane – terme forgé par le naturaliste français des Lumières Buffon – c'est-à-dire qu'il a le pouce opposable non seulement au niveau des mains mais aussi des pieds, ce qui le rend instable debout. C'est pourquoi on le dessine muni d'un bâton pour prendre appui, comme un vieillard. Cela dit, sur certaines gravures, en particulier celles publiées dans le traité anatomique d'Edward Tyson,



Silvia Sebastiani

Professeure à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS)

Formation : Après des études en histoire à l'Université de Florence, elle obtient sa thèse à l'Institut universitaire européen en 2003.

Parcours : À la suite d'un séjour à la John Carter Brown Library (Rhode Island) et à l'Institut d'études avancées d'Édimbourg, elle est maîtresse de conférences (professeure associée) à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) en 2010. Elle y est désignée directrice d'études (professeure) en 2021. En 2013, elle publie «The Scottish Enlightenment: Race, Gender, and the Limits of Progress» (traduction révisée de son ouvrage publié en italien en 2008), récompensé par le prix István Hont pour le meilleur livre d'histoire intellectuelle de l'année.

montrant le squelette et les muscles du singe, cette différence de posture s'efface – en même temps que le bâton. Et on ne remarque plus du tout qu'on a affaire à un animal et non à un humain. Mais l'exemple le plus frappant de la recherche de similitudes est sans doute celui, très médiatisé par la presse de l'époque, de Madame Chimpanzé. C'est d'ailleurs elle qui fait entrer ce nom de singe dans le vocabulaire européen.

De qui s'agit-il?

C'est une guenon, capturée en Angola en 1738, emmenée très jeune en Angleterre, via la Caroline du Sud, à bord du vaisseau *Speaker*, actif dans le commerce d'esclaves. Elle est exhibée dans des *coffee-houses* de Londres qui commencent à se développer. Dans ces lieux de sociabilité par excellence de l'époque des Lumières, où la politesse et les bonnes manières constituent la marque distinctive, on débat tout en consommant ces boissons encore rares que sont le thé et le café et on assiste à des spectacles tels que l'exhibition de «choses» exceptionnelles. Madame Chimpanzé fait ses débuts dans un établissement bon marché, le Randall's avant de réaliser une ascension sociale importante en intégrant le White Peruke à Charing-Cross, nettement plus élitiste. Dans un article du *London Magazine* du 21 septembre 1738, on peut lire qu'elle «prend le thé dans des tasses de porcelaine», qu'elle est «vêtue d'une robe de soie fine à la mode de Paris» et qu'elle manifeste «un grand mécontentement quand on soulève son vêtement pour vérifier son sexe». Elle est capable d'apprendre, elle est éduquée, sensible, douée de sentiments... On lui réserve même un «appartement séparé pour les dames», selon le «désir de plusieurs personnes de qualité». Elle devient rapidement très populaire auprès du public britannique et européen. Elle meurt soudainement cinq mois après son arrivée à Londres. Mais elle a eu le temps d'attirer l'attention des savants. Le chirurgien de la famille royale, John Ramby, et le président de la Royal Society, Hans Sloane, pratiquent son autopsie et concluent à sa «parfaite humanité». Pour parachever son affiliation à notre espèce, ses funérailles sont préparées dans le respect du «rite angolais». L'ensemble est relayé par la presse. Madame Chimpanzé trouble plus que jamais le débat sur les frontières de l'humain.

«EN OUVRANT LE CORPS DU SINGE, IL OUVRE DE NOUVELLES PERSPECTIVES SCIENTIFIQUES ET PHILOSOPHIQUES AUX ENJEUX ÉPISTÉMOLOGIQUES FONDAMENTAUX.»

Ces découvertes changent donc notre regard sur notre propre espèce parmi les autres...

Le débat parcourt tout le XVIII^e siècle. On le retrouve même dans *Les Voyages de Gulliver* (1721) de Jonathan Swift. Un épisode de ce roman à succès décrit une sorte de «république de chevaux» dotés d'une intelligence presque humaine et dominant d'affreux «yahous», qui ressemblent à s'y méprendre aux orangs-outans, sortes de miroir de l'homme, bêtes et sans façons, qui suscitent le dégoût de Gulliver. Je suis convaincue que c'est une réponse à la découverte et à la dissection de l'orang-outan de la part d'un auteur critique de la science de son temps incarnée par la Royal Society. Dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), Jean-Jacques Rousseau regarde l'orang-outan littéralement comme un «homme sauvage», déjà social et bipède mais n'ayant encore «acquis aucun degré de perfection». Le naturaliste suédois Carl Linné, quant à lui, acte la proximité entre l'être humain et les grands singes. Dans l'édition de 1758 de son *Systema naturae*, il insère en effet l'homme d'abord dans la classe des mammifères, à cause de la présence de mamelles, puis dans l'ordre des primates en raison de sa denture. Il divise ensuite cet ordre en deux espèces, *Homo sapiens* (elle-même articulée en six variétés) et *Troglodytes*, dont l'exemple est l'orang-outan. Buffon critique cette classification en réaffirmant l'incommensurabilité entre l'âme et le corps mais il ne maintient pas non plus une division rigoureuse entre l'homme et le singe, notamment



Madame Chimpanzé avec une tasse de thé. Gravure de Gérard Scotin II, d'après un dessin d'Hubert-François Bourguignon Gravelot (1738).

quand il parle de «peuples sauvages». On assiste donc, dans ces années-là, à une rupture. La grille servant à classer le monde du vivant, c'est-à-dire tout le reste de la nature sauf nous, s'applique désormais aussi à l'être humain.

Quelle est la conséquence de cette rupture?

Il y en a plusieurs. Mais je formule l'hypothèse qu'au moment où l'on abolit la frontière entre l'humanité et l'animalité, on agrandit les frontières à l'intérieur de l'humanité.

Vous pouvez préciser?

L'orang-outan entre dans le débat sur l'esclavage au moment où la traite atteint son intensité maximale, dans les années 1770. À cette époque, un mouvement abolitionniste se développe en Angleterre et commence à

remporter des victoires. En 1772, le cas Somerset étend le droit de l'*habeas corpus* (on pourrait dire aujourd'hui la protection juridique) aux esclaves, interdisant leur déportation forcée vers les colonies. Ce jugement est interprété comme une affirmation que tout esclave qui met un pied en Angleterre devient libre. Les défenseurs de la traite, hostiles à une telle interprétation, tentent de convaincre l'opinion en exploitant les théories qui conduisent au rapprochement de l'orang-outan avec l'humain. Pas n'importe quel humain bien sûr, mais celui qui occupe la position la plus basse. Si le droit ne permet plus d'assurer la propriété de l'esclave en métropole, on va trouver une justification dans la nature. On oppose alors les manières raffinées des grands singes mis en scène à celles, frustes et brutales, des Africains afin de prouver leur bestialité. Autrement dit, l'humanisation du primate constitue un socle argumentaire en vue de l'animalisation de l'esclave, ou du «sauvage» – une catégorie qui inclut d'ailleurs non seulement les Africains mais aussi les Amérindiens et, en Europe, les paysans, les pauvres ou les enfants trouvés dans les bois. Mais en faisant cela, on fracture, de manière de plus en plus radicale, l'unité de l'espèce humaine. On la divise en différentes «races», hiérarchisées entre elles, ayant même des degrés d'humanité variables.

Comment les abolitionnistes répondent-ils à ces arguments?

L'anatomiste néerlandais Pierre Camper, par exemple, prend le contre-pied de l'argumentaire des défenseurs de l'esclavage. Il montre à la fin des années 1770 que les organes de la parole et de la reproduction des grands singes sont différents de ceux des humains et opère ainsi une «réanimalisation» de l'orang-outan. Il offre ainsi un point d'appui décisif aux antiesclavagistes britanniques tels que Granville Sharp ou William Dickson, qui, eux, sont en lutte pour la «réhumanisation» de l'Africain et jugent nécessaire, à cette fin, de «renverser complètement le système de l'orang-outan».

LYCOPHOBIE

QUI A PEUR DU GRAND MÉCHANT LOUP?

OBJET DE VIVES POLÉMIQUES DEPUIS SA RÉCENTE RÉINTRODUCTION, **LE LOUP OCCUPE UNE PLACE À PART DANS L'IMAGINAIRE OCCIDENTAL**. REDOUTÉ MAIS ADMIRÉ PAR LES ANCIENS, IL A ÉTÉ VOUÉ AUX GÉMONIES DURANT PRÈS D'UN MILLÉNAIRE AVANT D'ÊTRE PROGRESSIVEMENT RÉHABILITÉ.

En avril dernier, la société texane Colossal s'est offert un coup de pub planétaire en annonçant avoir ramené à la vie le *Canis dirus* ou loup sinistre (*Dire wolf* en anglais), disparu il y a plus de 12 000 ans et rendu célèbre par la série à succès *Game of Thrones*. S'il s'agissait de marquer les esprits, choisir ce redoutable canidé, plutôt que le mammouth, le rhinocéros laineux ou le chien de Tasmanie, est un coup de maître tant il est vrai que dans l'univers de nos représentations collectives, le loup tient une place tout à fait singulière. Et ce, depuis la nuit des temps. C'est l'histoire de cet itinéraire

lupin et de ses variations au fil des crises qu'a subies l'humanité que Michel Pastoureau s'est efforcé de reconstituer lors de la conférence qu'il a donnée dans le cadre de la dernière édition du Festival Histoire et Cité.

«Dans la plupart des sociétés occidentales, il existe un bestiaire central, c'est-à-dire des

«LE LOUP EST LA BÊTE QUE L'ÊTRE HUMAIN A LE PLUS DÉCRIÉE, VILIPENDÉE ET EXÉCRÉE ET SANS DOUTE AUSSI CELLE QUI LUI A LE PLUS DURABLEMENT FAIT PEUR.»

animaux qui, sur le plan de l'imaginaire, des représentations, de la symbolique, des croyances, jouent un rôle plus important que les autres, annonce d'emblée l'historien. En Europe, il y a une douzaine d'espèces qui ont tenu ce rôle au cours des millénaires. Et parmi celles-ci, trois animaux tiennent incontestablement la vedette: l'ours, qui a été le roi des animaux pendant très longtemps, le corbeau, qui est la créature considérée comme la plus intelligente de tout le règne animal depuis l'Antiquité, et le loup, qui est la bête que l'être humain a le plus décrite, vilipendée et exécrée et qui est sans doute aussi celle qui lui a le plus durablement fait peur.»

Si elle traverse les millénaires, la crainte du loup n'est toutefois pas identique en tous lieux et à toutes les époques. Et

si elle connaît de nombreux pics, ceux-ci sont très étroitement liés à l'évolution du climat ainsi qu'aux périodes de crises économiques, politiques et démographiques qui en découlent.

Défiance et admiration Les sociétés humaines redoutent probablement le voisinage du loup depuis la période néolithique, qui voit les populations se sédentariser pour élever du bétail. L'homme et le fauve se partagent en effet dès lors les mêmes territoires et les mêmes proies, sans parler de la menace que ce dernier fait peser sur les troupeaux.

Contrairement au bison, au cheval, au mammouth, à l'ours ou au cerf, on ne trouve cependant quasiment aucune trace du canidé sauvage dans l'art pariétal, bien que ce soit sans doute à ce moment que commence à se forger une représentation imaginaire de l'animal dans laquelle se côtoient défiance, respect et admiration.

Une conception qui perdure dans le monde antique et qui est cette fois attestée par une riche documentation mettant en scène le loup tantôt en attribut des dieux tantôt en protecteur des hommes.

Dans ses *Métamorphoses*, qui est un des livres fondateurs de la culture occidentale, le poète latin Ovide relate ainsi le tragique destin du roi Lycaon. Souverain d'Arcadie, celui-ci mêle la chair d'un nourrisson fraîchement égorgé aux préparations qu'il sert à Zeus au cours d'un banquet. Pour le punir de son geste, le maître de l'Olympe transforme sur-le-champ Lycaon en loup (*lycos* en grec ancien) et le condamne à errer dans cet état pendant huit ans avec l'interdiction absolue de consommer de la chair humaine. Dans un autre récit mythologique, le même Zeus métamorphose son amante Lété en louve afin de la protéger de la colère d'Héra, tandis que, selon certaines sources, Apollon aurait été enfanté par une femme changée en louve, ce qui lui vaut d'être parfois appelé «Lycogénès», soit littéralement «l'enfant de la louve».

Mère adoptive cette fois, c'est une autre louve, missionnée par le dieu Mars en personne, qui a permis la naissance de Rome en sauvant des frères jumeaux promis à une

LANGUE DE LOUP

La langue témoigne également de la très forte présence du loup dans l'imaginaire collectif. L'animal a ainsi donné son nom à de nombreux patronymes (Louvier, Leloup, Lopes, Lupini, De Wolf...) ou de toponymes

(Louvre, Cantaloup, Loupiac, le Saut du loup, etc.). Il a aussi inspiré un très grand nombre de dictons et de proverbes, dont voici un florilège non exhaustif:

- L'homme est un loup pour l'homme (mentionné dès le III^e siècle av. J.-C.)
- Les loups ne se dévorent pas entre eux (VI^e siècle)
- Marcher à pas de loup
- Entre chien et loup
- Avoir une faim de loup
- Se jeter dans la gueule du loup
- Être connu comme le loup blanc
- Quand on parle du loup...

mort certaine, les fameux Romulus et Remus. Érigée en emblème officiel de la République, statut qu'elle partage avec l'aigle, la louve s'affiche ainsi partout dans la culture romaine: dans la statuaire, comme en témoigne la célèbre *Louve du Capitole*, mais aussi sur des pièces de monnaie, dans des temples, sur des tombeaux ou des monuments. Elle fait également l'objet d'un culte qui compte parmi les plus importants du calendrier romain, les Lupercalia, et qui est destiné à assurer la prospérité des cultures, des troupeaux et des femmes de la cité.

Il ne faut cependant pas s'y tromper, car si populaire soit-elle, la figure de la louve nourricière est l'exception qui confirme la règle.

«*Dans la symbolique animale de l'époque romaine, le loup est un animal plus négatif que positif*, affirme Michel Pastoureau. *Il est voleur, vorace, cruel, pervers et mortifère. La femelle étant encore pire que le mâle car, à tous ces vices, elle ajoute la luxure. En latin, le mot «lupa» désigne d'ailleurs à la fois la louve et la prostituée, ce qui en français a donné le mot lupanar.*»

Geri et Freki Dans la tradition nordique, la perception du loup est, elle aussi, marquée par une certaine ambivalence même si le loup scandinave apparaît souvent bien plus féroce que celui des Grecs ou des Romains.

Comme chez les Celtes, où Lug, le père de la création est accompagné de deux loups qui parcourent le monde et lui rapportent ce qu'ils ont vu, Odin, père des dieux, voit son trône du Valhalla protégé par deux loups. Nommés Geri et Freki, ceux-ci ont pour tâche de veiller sur les cadavres des guerriers les plus valeureux qui attendent d'être ramenés à la vie pour participer à la grande bataille du *Ragnarök* (le crépuscule des dieux).

Ces redoutables combattants, qu'on dit invincibles et qui détruisent tout sur leur passage, partent d'ailleurs en guerre avec pour toute protection une peau d'ours pour ceux qu'on nomme *bersekir* ou une peau de loup pour les *ulfbednir*. Et pour affermir leur ardeur, ils boivent leur sang ou consomment la chair de leur animal totem.

Tout aussi funeste est Fenrir, un loup gigantesque, fils du perfide dieu Loki et de la géante de glace Angrboda qui, après avoir arraché la main de Thor, engloutit Odin en personne entraînant du même coup la fin du monde des dieux et de celui des hommes.

Dans le monde chrétien, la Bible est nettement moins prolixe à l'égard du loup. Et les rares mentions de l'animal ont avant tout une visée métaphorique. Usant de diverses ruses pour s'introduire au sein des troupeaux, il est l'image du faux prophète qui se déguise pour séduire les brebis du Seigneur et les détourner du droit chemin. Il est l'ennemi de l'agneau au même titre que l'ennemi de Dieu.

Le portrait qu'en dressent les Pères de l'Église et les auteurs du Moyen Âge est plus prosaïque. Saint Augustin en fait ainsi le pire animal de la création, lui attribuant à peu près tous les vices puisque sous sa plume, le loup est tout à la fois pervers, infect, violent, cruel et sanguinaire n'ayant plus grand-chose en commun avec celui de l'Antiquité.

«*Plusieurs éléments peuvent être mis en avant pour expliquer ce changement*, pose Michel Pastoureau. *D'abord, on ne parle pas forcément du même animal mais de fauves descendus du Nord, qui sont plus grands, plus agressifs et plus féroces. La période qui court entre le IV^e et le X^e siècle est par ailleurs marquée par la propagation de la rage qui rend les loups beaucoup plus dangereux non seulement pour les troupeaux mais aussi pour l'homme. Enfin, et c'est probablement l'élément le plus important, le contrôle des hommes sur leur environnement est moins bien maîtrisé que dans le monde gréco-romain. Avec la dégradation du climat, famines et épidémies se multiplient. La démographie chute, la plupart des terres agricoles redevenant incultes, ce qui fait que le bois, la forêt, la lande et la friche regagnent du terrain. Dès lors, les animaux sauvages se font plus proches et plus menaçants, d'autant qu'eux aussi ont faim et viennent rôder autour des villages.*»

En partie nouvelle, cette crainte physique du loup se traduit par un changement des attitudes et des mentalités vis-à-vis de la bête contre laquelle il faut désormais lutter aussi bien de manière physique que d'un point de vue symbolique.

Cruel et rusé Aux quatre coins de l'Europe, des offices de louvetiers sont ainsi mis sur pied et d'immenses battues sont organisées afin d'anéantir le plus grand nombre possible de meutes. En parallèle, le loup est rangé dans le bestiaire des animaux diaboliques, où il rejoint l'ours, le corbeau, le bouc ou le crapaud. Lâche, cruel et rusé, à l'image du maître des enfers, le loup ne peut cependant rien face à la foi comme en attestent de nombreux récits mettant en scène un saint parvenant à dominer la fureur meurtrière de l'animal.



Michel Pastoureau

Directeur d'études à l'École pratique des hautes études

Formation: Après une licence à la Faculté des lettres de Paris, il obtient un diplôme d'archiviste-paléographe à l'École nationale des chartes où il soutient sa thèse en 1972.

Parcours: Titulaire de la chaire d'histoire de la symbolique occidentale à l'École pratique des hautes études entre 1982 et 2016 et enseignant à l'École du Louvre, il est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages consacrés à l'histoire des couleurs, des animaux et des symboles. Membre de la Société de l'histoire de France et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il a été conseiller historique pour le cinéma.



COLOSSAL BIOSCIENCES

La plus célèbre histoire de l'époque se déroule dans la ville de Gubbio, en Ombrie, où un loup insatiable terrorisait la ville jusqu'à ce que saint François d'Assise intervienne pour sermonner l'animal et lui faire promettre de ne plus attaquer personne si les habitants s'engageaient à le nourrir. Un pacte qui est respecté par les deux parties, le fauve autrefois honni devenant ainsi la mascotte de la cité.

L'autre grand ressort qui permet d'atténuer la peur du loup consiste à le tourner en ridicule, à le bafouer ou à l'humilier. À cet égard, c'est sans doute le *Roman de Renart* qui fait figure de mètre étalon. Dans cet ensemble de poèmes composés entre le XII^e et le XIII^e siècle, le loup Ysengrin, aussi borné que brutal, et son épouse Hersent, à la fois volage, lubrique et impudique, sont les victimes favorites des tours que leur joue l'habile et inspiré Renart.

«Ce texte n'est pas uniquement un exutoire, précise Michel Pastoureau. Il témoigne aussi du fait qu'à ce moment-là, la

peur du loup est moins forte dans les campagnes qu'aux alentours de l'an mille, notamment grâce au retour d'une certaine prospérité économique.»

Des loups dans Paris Elle reviendra de plus belle à l'aube des temps modernes, lorsque se conjuguent dégradation du climat, retour des grandes épidémies et guerres dévastatrices. Si bien que dès la première partie du XV^e siècle, des loups affamés rôdent à nouveau aux abords des villages. Ils entrent même dans Paris en 1421, en 1423 et en 1438. La terreur qu'ils inspirent est d'autant plus vive que jusqu'à l'invention du vaccin antirabique par Pasteur en 1885, les victimes ne sont plus seulement des chèvres ou des brebis, comme à l'époque antique, mais des enfants ou des adultes. Un fait confirmé par tous les documents d'archives, tous les registres paroissiaux et toutes les chroniques et notamment celle de l'affaire de la

Romulus et Remus, les deux loups géants d'Amérique du Nord ressuscités par la start-up Colossal à l'âge de 5 mois.

bête du Gévaudan, responsable, à elle seule, de près de 250 attaques en trois ans pour un total de 100 à 130 morts et de 70 blessés.

Pour l'Inquisition, c'est pour ainsi dire du pain bénit. Une créature aussi monstrueuse ne peut en effet être que l'instrument du diable et le complice des sorcières qui en font leur monture pour se rendre au sabbat. Tout comme son compère le loup-garou, d'ailleurs, qui devient dès lors omniprésent dans les sermons des curés et des pasteurs.

Ciblé par de vastes campagnes d'extermination, le loup n'a pas meilleure presse auprès des naturalistes. «*Désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, il est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort*», écrit ainsi Buffon dans son *Histoire naturelle*.

Attestée jusqu'au début du XX^e siècle même dans les régions où l'animal n'est plus présent depuis longtemps, la peur du loup engendre son lot de croyances et de superstitions en tout genre.

On dit ainsi qu'il vaut mieux le rencontrer le matin – ce qui ne provoque qu'une extinction de voix – que le soir – ce qui paralyse tout le corps et rend particulièrement vulnérable. On prétend également qu'il est plus dangereux en hiver que durant l'été, ce qui n'est pas dénué d'une certaine logique, ou qu'il est amoureux de la lune, laquelle lui aurait volé son ombre.

Faute de mieux, les bergers tentent de s'en protéger au moyen de diverses amulettes (poil, queue, dent ou griffe de loup), de talismans, de charmes, de conjurations et autres prières magiques, tandis que les villageois accrochent à leur maison tête et pattes de loup afin d'éloigner les voleurs, les sorcières et les démons.

Quant à son sperme, son urine, son sang, sa verge ou sa queue, ils servent à fabriquer différents remèdes, onguents ou breuvages qui procurent aux hommes une grande vigueur sexuelle et rendent fécondes les femmes les plus stériles.

Renversement des valeurs Plus que de rendre caduques ces pratiques, l'éradication de la rage et la quasi-disparition de la population lupine dans la majeure partie des territoires européens entraînent un étonnant renversement de valeurs. Sous la plume d'auteurs tels que Kipling (*Le Livre de la jungle*) ou Jack London (*Croc-Blanc, L'Appel de la*

forêt), on voit émerger dans la littérature pour enfants des loups bienveillants, braves et courageux, capables de vivre en bonne compagnie avec l'espèce humaine. *Le Grand Méchant Loup et les trois petits cochons* fait place à l'histoire des *Trois petits loups et du méchant cochon*.

«*Aujourd'hui*, note Michel Pastoureau, *le loup et la baleine sont devenus les vedettes incontestées des livres pour enfants. Soit deux animaux autrefois terrifiants, qui sont désormais érigés en symboles de la planète à sauver.*»

Cette réhabilitation récente ne signifie pas pour autant que la cause du loup est entendue. Car si la bête ne fait plus vraiment peur, sa réintroduction nourrit de vives polémiques entre deux camps dont les positions semblent irréconciliables et qui, tous deux, font fausse route selon Michel Pastoureau: «*D'un côté, on trouve les bergers qui reprochent au loup de manger des brebis, alors même que c'est dans sa nature depuis toujours. Et de l'autre, il y a les défenseurs de la nature qui revendiquent son droit de vivre à l'état sauvage – ce qui est tout à fait légitime – en contestant le fait que le loup est un mangeur d'hommes. Ce qui m'inquiète dans tout cela, c'est qu'on semble ne plus comprendre que le passé est le passé. Les campagnes de 2025 ne sont pas les mêmes que celles du XVII^e ou du XVIII^e siècle et les loups d'aujourd'hui ne sont pas les mêmes que les loups d'autrefois.*»

LE LOUP DE LA FABLE

Dès l'Antiquité, les fables jouent un rôle important dans les représentations collectives des animaux, notamment parce que ces récits sont appris, dès leur plus jeune âge, par les écoliers et les écolières. Et le loup y tient très tôt une place de choix. Au VII^e siècle avant notre ère, Ésope y recourt pour démontrer que le bon droit ne peut rien

contre une personne résolue à faire le mal (*Le Loup et l'Agneau*). Et c'est vers l'an 1000 qu'apparaît l'histoire du *Petit Chaperon rouge*, popularisée bien plus tard par les frères Grimm. Des auteurs à qui l'on doit également *Les Trois Petits Cochons*, *Le Loup et les sept chevreaux* ou encore *Le Loup et le cheval*.

Avec le lion et le renard, le loup est par ailleurs une des trois vedettes de La Fontaine chez qui il a naturellement

souvent le mauvais rôle, incarnant tour à tour la force brutale, la cruauté, la gloutonnerie, la ruse ou l'hypocrisie. Exception notable, *Le Loup et le Chien*, récit dans lequel le premier est affamé mais libre, alors que le second est repu mais esclave.

CHATCHIENS

C'EST EN DEVENANT CHIEN QUE LE CHAT S'EST FAIT L'AMI DES HUMAINS

ADULÉ DANS L'ÉGYPTE ANCIENNE ET DIABOLISÉ SOUS LA CHRÉTIENTÉ, LE CHAT EST AUJOURD'HUI **L'ANIMAL DE COMPAGNIE FAVORI DES OCCIDENTAUX**. UN RENVERSEMENT QUI S'EST OPÉRÉ PAR LA TRANSFORMATION DU MATOU D'AUTREFOIS EN «CHATCHIEN», COMME L'EXPLIQUE L'HISTORIEN ÉRIC BARATAY.

L'an dernier, un couple de Charentais a fait 93 millions de vues sur un réseau social en publiant une vidéo de leur chat traversant une chape de béton frais. Star d'Internet, le chat est aussi l'animal domestique favori des Occidentaux. On en compte ainsi près de 15 millions en France et plus d'un million en Suisse. Cette popularité est cependant assez récente et repose en partie sur l'évolution de l'animal, devenu aujourd'hui ce que l'historien Éric Baratay, qui a donné une conférence sur le sujet lors de la dernière édition du Festival Histoire et Cité, appelle un «chatchien». Explications.

Petit félin amateur de rongeurs et de reptiles, le chat a été domestiqué dès la Haute Antiquité dans deux régions distinctes. La Turquie – d'où il n'a guère essaimé – et l'Égypte, depuis laquelle il est parti à la conquête du monde entier, il y a 3000 à 4000 ans de cela. «*C'est de ce chat sauvage africain que sont issus tous nos chats domestiques actuels*», confirme Éric Baratay.

Au pays des pharaons, le chat est avant tout adopté pour sa capacité à s'attaquer aux nuisibles: les rongeurs qui pillent sans vergogne les réserves de céréales, mais aussi les serpents qui rôdent dans les champs bordant la vallée du Nil. Ce reptile étant associé aux forces maléfiques du panthéon égyptien, le chat est progressivement assimilé à la déesse Bastet, divinité de la protection, de la maternité, de la fertilité et de la joie, avant d'être intégré au culte de Ré, dieu

Soleil de la mythologie égyptienne à qui l'on doit la création de l'Univers.

La dévotion est telle qu'il est interdit de faire sortir l'animal du pays. Une mesure qui ne suffira pas à dissuader marchands et autres soldats d'en embarquer clandestinement quelques spécimens à bord de leur navire pour protéger leur cargaison, permettant ainsi au félin de prendre patte sur le continent européen, via la Grèce, puis Rome.

Dans le monde romain cependant, le chat est loin de susciter le même enthousiasme qu'en Égypte. D'abord, parce que son utilité est moindre, belettes et fouines domestiquées faisant déjà office de rempart contre les rongeurs. Ensuite, parce qu'il a la fâcheuse habitude de s'en prendre aux oiseaux, qui constituent les animaux de compagnie favoris des bons citoyens romains. Enfin, parce que ses moeurs débridées et ses amours bruyantes n'en font pas un paragon de vertu. Il n'en faut pas plus pour rapprocher sa femelle de la figure de la prostituée et donner son nom au sexe féminin.

DANS LE MONDE ROMAIN, LE CHAT EST LOIN DE SUSCITER LE MÊME ENTHOUSIASME QU'EN ÉGYPTE.

«*Le chat va dès lors se propager de manière totalement silencieuse*, note Éric Baratay. *À tel point qu'il y a 20 ou 30 ans, les historiens pensaient qu'il avait disparu entre la fin de l'empire romain et le XII^e siècle. Une hypothèse que l'archéozoologie a depuis démentie.*»

Si la présence du chat redevient visible après l'an mille, sa réputation ne va pas en s'arrangeant, le félin faisant l'objet d'un processus de diabolisation à l'instar du loup (*lire l'article précédent*), de la chouette ou du crapaud.



Apparu dans les années 1990, le «chatchien» est un animal joueur, capable de suivre son maître partout, même au bout d'une laisse. Sur la plateforme YouTube, on peut même voir l'animal savourer sa douche quotidienne.

Éric Baratay pointe deux moments clés dans cette amplification de la perception négative du chat. Le premier est relié à la période des hérésies et en particulier à l'hérésie cathare (XI^e-XIII^e siècles). *«L'Église, explique l'historien, établit alors un parallèle entre les termes «cathare» et «catus» (chat en latin), faisant du second l'auxiliaire du premier et donc une créature impure par définition.»*

Le second survient lorsque se déchaîne la chasse aux sorcières (XVI^e-XVII^e siècle) avec l'apparition de nombreux récits dans lesquels les chats officient en tant qu'assistants des sorcières et autres démons, quand ils ne sont pas l'incarnation de Satan lui-même.

Animal de mauvais augure, le chat fait désormais peur, en particulier lorsqu'il est noir, couleur traditionnellement associée aux forces démoniaques. Et il va en payer le prix fort. *«Selon une croyance très répandue jusqu'au XVIII^e siècle, on est alors persuadé que le jour précédant la fête de la Saint-Jean, les chats désertent en masse les villes pour rejoindre leur maître Satan – d'où l'expression 'il n'y a plus un chat', explique Éric Baratay. Afin de conjurer cette conspiration diabolique, dans beaucoup de villes, on lance le lendemain de grandes battues destinées à capturer un maximum de chats que l'on brûle ensuite vivants sur la place publique.»*

Rangé tout en bas de l'échelle dans les classements des animaux domestiques établis au Moyen Âge, le chat est toléré quand il n'est pas maltraité mais on ne lui parle pas, on ne le nourrit pas et il n'est pas nommé.

Une première évolution se dessine toutefois à partir du XIV^e siècle. Au même titre que le chien, le chat devient alors un animal de compagnie prisé par les membres de l'aristocratie. Mais pas question pour autant d'adopter le premier chat de gouttière venu. Afin de se distinguer socialement, il s'agit de posséder un animal exceptionnel, raison pour laquelle se développe l'importation de spécimens exotiques, au premier rang desquels figurent les angoras blancs. Des animaux avec lesquels leur maître s'autorise des relations beaucoup plus proches et qui trouvent désormais leur place sur de nombreux tableaux de famille. Signe que ce changement de statut suit son cours, le premier livre consacré aux chats en Occident est publié en 1727 sous la plume de François-Augustin Paradis de Moncrif.

Comme dans de nombreux autres domaines, la bourgeoisie du XIX^e siècle va suivre le mouvement, se convertissant à son tour au chat ou au chien de compagnie, sans distinction de race cette fois. L'ampleur du phénomène est d'ailleurs telle que des peintres se spécialisent même dans



Éric Baratay

Professeur d'histoire contemporaine à l'Université Lyon-3

Formation: Agrégé (1984), puis docteur en histoire (1991), il est maître de conférences à l'Université Lyon-III (1994-2001), avant de passer une habilitation à diriger des recherches en 1998.

Parcours: Professeur d'histoire contemporaine depuis 2001, il est membre senior de l'Institut universitaire de France depuis 2017. Il a consacré une dizaine d'ouvrages à la question animale, notamment sous l'angle des procès faits aux bêtes, de leur rôle dans l'économie et l'industrie, de leur utilisation dans la Grande Guerre, des cultures félines et de l'intelligence animale.

la production de portraits de ces animaux de compagnie, qui ornent désormais le salon de toute famille un tant soit peu respectable.

Le matou ne séduit toutefois pas que le bon bourgeois. La redécouverte des affaires de sorcellerie à la suite de la publication, en 1864, de l'ouvrage de Jules Michelet intitulé *La Sorcière*, lance en effet une vraie mode du chat – de préférence noir ou tigré – auprès des adeptes du mouvement romantique. Se définissant eux-mêmes comme des individus en marge de la société, défendant farouchement leur indépendance, ces derniers voient dans le félin un miroir de leur condition. Fin, discret et cultivé chez Moncrif, le chat redevient ingrat, solitaire et opportuniste.

«Au cours de la première partie du XX^e siècle, cette version romantique du chat en fait le meilleur ami des artistes, explique Éric Baratay. Colette, Pierre Loti ou Théophile Gautier le mettent en scène dans leurs écrits ou se font photographier à ses côtés, tandis que le peintre Fujita prend la pose avec lui.»

Le retour en grâce du chat prend une nouvelle tournure entre les années 1950 et 1970 alors que l'animal part à la conquête des classes moyennes en se profilant cette fois-ci comme le concurrent direct du chien.

«Les sondages de l'époque montrent que quand on demande aux propriétaires de chat de motiver le choix de leur animal de compagnie, ceux-ci sont nombreux à répondre que leur préférence va au chat parce qu'ils se considèrent eux-mêmes comme des esprits libres et volontiers contestataires, explique Éric Baratay. À l'inverse, ces personnes – qui sont par ailleurs souvent des fonctionnaires – disent ne pas aimer le chien qu'elles jugent trop domestiqué à l'image de leurs maîtres qui sont à leurs yeux les toutous du système, partisans de l'ordre établi et de la toute-puissance du capitalisme.»

Cet antagonisme politisé qui, soit dit en passant, n'est pas partagé par les propriétaires de chien, ne résistera pas à la quatrième et dernière révolution que connaît le statut du chat dans les sociétés occidentales, à savoir l'invention de ce qu'Éric Baratay nomme le «chatchien».

Une mutation qui est d'abord celle du nombre. Jusque dans les années 1990, l'Occident compte en effet à peu près 3 fois plus de chiens que de chats, rapport qui s'est

aujourd'hui inversé. Cette récente ruée sur le chat repose en partie sur des raisons pratiques: il est plus facile d'avoir un chat qu'un chien lorsqu'on habite en ville, on n'a pas à le sortir pour lui faire faire ses besoins et le chat est jugé plus apte à la vie en appartement que le chien, supposé moins bien supporter la solitude.

Mais si le chat est devenu à ce point populaire, c'est aussi parce que les attentes des propriétaires – et, partant de là, le comportement des chats – ont évolué. *«On assiste à un mouvement de fond qui est parti des pays anglophones du*

Pacifique Sud comme l'Australie et la Nouvelle-Zélande avant de gagner les États-Unis, puis l'Europe et qui consiste à appliquer aux chats le même processus que celui qui a été appliqué aux chiens au cours de la première partie du XX^e siècle, explique Éric Baratay. Ce que l'on souhaite désormais, ce sont des chats interactifs, avec lesquels on peut jouer et qui vous suivent partout dans l'appartement, mais aussi dans la rue au bout d'une laisse.»

Des comportements sociables favorisés par la sélection génétique ainsi que par les éleveurs, qui se sont mis à privilégier les individus répondant le mieux à ces nouveaux critères. Avec des conséquences funestes pour les animaux ne présentant pas ces apti-

tudes, lesquels s'entassent dans les refuges, personne ne souhaitant plus les adopter.

Le revers de la médaille, c'est que les «chatchiens», comme l'attestent de nombreux vétérinaires, présentent des signes de plus en plus fréquents d'anxiété lorsqu'ils sont séparés de leur maître. En attendant d'être capables d'aboyer pour faire entendre leur désespoir...

**ON EST PERSUADÉ
QUE LE JOUR
PRÉCÉDANT LA SAINT-
JEAN, LES CHATS
DÉSERTENT LES
VILLES POUR
REJOINDRE LEUR
MAÎTRE SATAN – D'OÙ
L'EXPRESSION «IL N'Y
A PLUS UN CHAT».**

ARCHÉOLOGIE

BOUQUETIN ET TORTUE AU MENU ALPIN PRÉHISTORIQUE

LA BIODIVERSITÉ EXCEPTIONNELLE DE LA FLORE ET DE LA FAUNE ALPINES A TRÈS VITE ATTIRÉ LES HUMAINS EN QUÊTE DE RESSOURCES. ET QUAND **LA CHASSE DU PALÉOLITHIQUE A LAISSÉ LA PLACE À L'ÉLEVAGE DU NÉOLITHIQUE**, L'ORGANISATION SOCIALE A CONNU UN BOULEVERSEMENT EN PROFONDEUR.



Marie Besse

Professeure au Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie de la Faculté des sciences

Formation: Après avoir obtenu en 2001 un Doctorat en archéologie préhistorique à l'Université de Genève, elle poursuit une formation postgrade à l'Université de Fribourg-en-Brisgau (Allemagne).

Parcours: Elle rejoint l'Université de Neuchâtel comme professeure boursière du FNS en 2004 avant de décrocher un poste de professeure à l'UNIGE en 2005. Elle dirige notamment les fouilles sur les sites du Petit-Chasseur à Sion – un village du néolithique vers 4000 avant notre ère – et d'une grotte funéraire de l'âge du Bronze vers 1600 avant notre ère dans le Piémont italien.

Vers 15 000 ans avant notre ère, les Alpes commencent à se libérer du blanc et épais manteau de glace qui les a recouvertes durant des millénaires. Et au fur et à mesure de la recolonisation des vallées et des hauteurs par la flore puis la faune au gré du réchauffement de l'holocène, les montagnes s'enrichissent d'une biodiversité exceptionnelle. L'être humain ne s'y est pas trompé et est venu dès qu'il a pu y exploiter les ressources naturelles, en particulier animales.

«Il faut bien se rendre compte que dans cet environnement accidenté, on peut accéder à des paysages totalement différents en seulement quelques heures, voire quelques jours de marche, explique Marie Besse, professeure au Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie (Faculté des sciences). Et à chaque étage, on trouve des combinaisons de plantes et de faunes différentes. Pour les chasseurs-cueilleurs qui sont les premiers à peupler ces régions, c'est un atout très précieux.»

Durant le mésolithique, qui marque le réchauffement climatique post-glaciaire proprement dit entre 9500 et 5500 avant notre ère, l'environnement change, passant lentement d'une toundra peu hospitalière à un paysage dominé par la forêt tempérée. Les Alpains, dont l'outillage se perfectionne, se nourrissent alors d'une grande variété d'animaux (en plus des plantes). D'après les fouilles entreprises notamment sur le site de la Grande Rivoire, en Isère, la part carnée de leur régime se compose essentiellement de cerfs et de sangliers (qui, ensemble, totalisent 85% des ossements retrouvés) mais aussi de chevreuils, de bouquetins, de chamois, d'ours, de lynx, de blaireaux, de fouines, de martres, de canards et même de tortues.

Le meilleur ami En revanche, ce n'est pas dans la haute vallée du Rhône que l'on trouve des mammouths, des rhinocéros laineux, des chevaux ou des aurochs qui broutent alors dans tout le reste de l'Europe et nourrissent régulièrement les chasseurs-cueilleurs des régions plus ouvertes (en même temps probablement que des troupes de lions, très présents sur les peintures rupestres de la grotte Chauvet, en Ardèche).

À cette époque, l'humain s'est déjà fait son meilleur ami, le chien, issu de la domestication du loup. Cela fait longtemps, en effet, que ce dernier s'est rapproché des campements pour manger les restes d'os qu'il est capable de digérer. De proche en proche, des louveteaux ont été recueillis, élevés puis lentement sélectionnés pour différentes tâches (protection, chasse...).

Curiosité préhistorique, le site de la Grande Rivoire a aussi révélé un maxillaire inférieur d'ours déformé, montrant un espace entre ses molaires, probablement créé par une attache. Selon les scientifiques, il s'agirait d'un individu gardé captif, comme animal de compagnie sans doute, depuis son plus jeune âge.

Importation de l'élevage La relation entre l'humain et l'animal vit un grand chambardement au cours du néolithique avec l'avènement de l'agriculture et de l'élevage. Ce dernier arrive dans l'Arc alpin, en quelque sorte «clés en main», dans le courant du 6^e millénaire avant notre ère, via deux routes différentes, l'une maritime, par la mer Méditerranée et remontant depuis le sud et l'autre terrestre, par les Balkans et l'Europe centrale. Le mouton, la chèvre, le cochon et la vache ont en effet tous été domestiqués dans le Croissant fertile en Mésopotamie (à partir, respectivement du mouflon oriental, de la chèvre éagré, du sanglier et de l'auroch) avant de suivre les mouvements de migration et/ou les échanges entre populations humaines. Aucun animal des Alpes n'a été domestiqué de manière indépendante. Sauf peut-être certains cochons. Des analyses génétiques très récentes semblent en effet indiquer l'existence, pour cet animal, de zones de domestication en Europe.

«La néolithisation des communautés humaines des Alpes s'est réalisée très progressivement, sur des millénaires, souligne Marie Besse. On passe à une économie de production, l'emprise sur l'environnement s'accroît et l'humain commence à occuper tous les étages alpins. L'agriculture et l'élevage (essentiellement des moutons et des chèvres dans les Alpes) ont certes apporté des avantages mais ils ont aussi entraîné d'importants bouleversements dans la société.»



ADOBE STOCK

Utiles, morts ou vifs Vivantes, les bêtes produisent du lait (on a retrouvé des fragments de faisselles sur le site de la Grande Rivoire), du fumier qui sert d'engrais, de la laine et une force de travail pour le transport de charges ou le travail de la terre.

«Il existe une gravure d'époque dans le site néolithique du val Camonica (Italie) qui montre un métier à tisser, souligne Marie Besse. D'autres dessins rupestres représentent des araires pour retourner la terre. On a même retrouvé un travois dans un site lacustre du lac de Chalain dans le Jura qui devait être accroché à un joug, lui-même fixé sur le cou des bêtes de trait. On le déduit notamment de la déformation des vertèbres de ces animaux que l'on retrouve durant les fouilles.»

Une fois abattus, les animaux fournissent de la nourriture mais aussi des matières telles que le cuir, la corne, l'ivoire, les os, les tendons et les boyaux pour fabriquer des habits et une multitude d'objets (pointes, harpons, aiguilles...).

«À cette époque, on trouve aussi des haches qui sont munies d'une gaine, c'est-à-dire une pièce en bois de cerf, très solide et à la fois très souple, qui est placée entre le manche et la lame, note Marie Besse. Ce dispositif astucieux permet d'amortir le choc des coups et d'éviter que le manche ne se fende.»

Épidémies En même temps, la très grande promiscuité qui existe alors entre les animaux (et avec les humains) favorise la diffusion de maladies. Des fouilles sur le site néolithique de l'avenue Ritz à Sion ont révélé une fosse

remplie de 16 caprinés très probablement morts à la suite d'une épizootie.

Par ailleurs, l'élevage et l'agriculture exigent une spécialisation des tâches. Il faut s'occuper des bêtes, les faire estiver, gérer les récoltes et les semences pour l'année suivante, protéger les stocks de céréales contre les nuisibles et les voleurs, s'occuper de la redistribution et organiser la vie de tout ce petit monde qui se regroupe en villages. On constate donc des inégalités sociales entre ceux qui possèdent des biens et du pouvoir et les autres.

Le symbolisme prend également de l'importance. On retrouve des objets de parure, comme des dents ou des coquillages percés, ornant probablement des colliers. Les archéologues ont aussi mis au jour, dans une des fosses du site du Petit-Chasseur à Sion, 14 crânes de moutons taillés d'une manière qui ne correspond à aucune découpe liée à l'obtention de viande, de tendon ou de peau. Il s'agit probablement d'objets symboliques ayant peut-être servi de masques ou ayant été érigés sur un pieu.

«Et puis, il y a une chose qui est très difficile à observer au niveau de l'archéologie mais dont on commence à avoir une assez bonne image grâce aux travaux des anthropologues sociaux, c'est l'attachement des humains aux animaux, tient à préciser Marie Besse. Aujourd'hui, c'est le cas en particulier avec les animaux de compagnie comme les chiens et les chats. Mais cette affection a sans doute toujours existé. Même pendant la préhistoire.»

RECHERCHE

DES SOURIS AU SERVICE DES HOMMES

L'EXPÉRIMENTATION ANIMALE EXISTE DEPUIS L'ANTIQUITÉ, TOUT COMME LE DÉBAT MORAL QUI L'ACCOMPAGNE. CELUI-CI EST D'AILLEURS RÉACTIVÉ PAR UNE ÉNIÈME INITIATIVE POPULAIRE VISANT À INTERDIRE CETTE PRATIQUE ET QUI SERA PROCHAINEMENT SOUMISE À LA POPULATION.

Une table ronde, organisée par le Festival Histoire et Cité, a rassemblé un panel de spécialistes de l'Université de Genève autour du débat épineux et sans fin de l'expérimentation animale. Daniele Roppolo, directeur de l'Expérimentation animale au sein de l'UNIGE, Bruno Strasser, professeur à la Section de biologie (Faculté des sciences), Christine Clavien, professeure associée à l'Institut Éthique Histoire Humanités (Faculté de médecine) et Serge Nef, professeur au Département de médecine génétique et développement (Faculté de médecine) ont exposé arguments, faits et opinions dans un contexte politique marqué par l'aboutissement en janvier dernier de l'initiative populaire «Oui à un avenir sans expérimentation animale». Prochainement mis au vote, ce texte lapidaire (*lire la colonne à droite*) vise à interdire les expérimentations animales, sans exception.

LOI

Selon la Loi fédérale sur la protection des animaux (LPA), l'expérimentation animale comprend toute intervention sur un animal visant à tester une hypothèse scientifique, une nouvelle substance ou encore une nouvelle procédure. En font également partie le prélèvement de sang, de cellules ou d'organes d'animaux, pour tester l'état sanitaire d'une population d'animaux domestiques ou sauvages, et l'utilisation de bêtes dans la formation, notamment vétérinaire. Chaque recherche utilisant des animaux doit recevoir une autorisation du Service cantonal des affaires vétérinaires et doit être revue par une

Commission cantonale indépendante qui compte des représentants d'associations pour la protection des animaux. En dernier lieu, la Confédération dispose d'un droit de recours.

Tout projet d'expérimentation animale doit faire preuve d'un intérêt pour la société, que ce soit du point de vue de la santé humaine ou animale, de l'acquisition de connaissances nouvelles ou encore de la protection de l'environnement. La loi indique également que l'expérimentation animale doit être limitée à l'indispensable et qu'il faut préserver la dignité de l'individu, c'est-à-dire la «valeur propre de l'animal».

L'expérimentation animale, détaille Daniele Roppolo, est soumise au principe des 3R (*Replace, Reduce, Refine* ou remplacer, réduire, raffiner) qui est enseigné dans toutes les formations de base. En d'autres termes, s'il existe une méthode alternative, on n'a pas le droit de recourir à l'expérimentation animale. Dans le cas contraire, c'est légitime mais il faut réduire autant que possible la contrainte (souffrance, anxiété, modifications de son phénotype...) imposée à l'animal ainsi que le nombre d'individus employés.

CHIFFRES

Selon les statistiques de 2024, énonce Daniele Roppolo, l'Université de Genève a élevé ou importé 82 674 animaux dans ses animaleries. De ce total, 33 351 ont été utilisés dans des expériences dans les facultés des sciences et de médecine (un chiffre légèrement supérieur à la moyenne de ces dix dernières années). Environ 40% d'entre eux ont été génétiquement modifiés. L'écrasante majorité de ces bêtes, c'est-à-dire 94,6%, sont des souris, 2,7% sont des rats et les 2,7% restants sont composés de poissons, de reptiles, de lapins, de porcs, d'oiseaux (y compris des œufs fécondés de poules utilisés avant éclosion) et d'autres petits mammifères. La majorité des animaux a été utilisée dans des études portant sur l'oncologie et le système immunitaire (41%), sur les neurosciences (32%) et sur le métabolisme et la physiologie générale (14%). Les 13% restants sont répartis dans les domaines tels que les maladies infectieuses, la biologie fondamentale ou la formation.

HISTOIRE

L'expérimentation animale n'est pas nouvelle. Elle existe depuis l'Antiquité, pose Bruno Strasser. Et elle a toujours





suscité des débats. Les réticences sont anciennes mais leur nature a varié. Ainsi, la question de la souffrance ou de la dignité des animaux, très présente aujourd'hui, n'était pas du tout pertinente jadis. Il faut dire que, jusqu'à récemment, le spectacle de cette souffrance animale faisait partie du quotidien, avec des chevaux de trait, par exemple, tirant des calèches ou des hippomobiles dans des conditions difficiles. Et cela n'émouvait guère la population.

Par ailleurs, certaines questions ont disparu, ajoute Bruno Strasser, comme celle, centrale au XVIII^e siècle, consistant à savoir quel effet la souffrance animale produisait sur la qualité morale des humains. Le spectacle de la souffrance animale choque alors davantage que la souffrance en tant que telle. Au XIX^e siècle, la Société genevoise de la protection des animaux ne trouve ainsi rien à redire contre les nombreuses expérimentations animales que réalise le professeur de physiologie Moritz Schiff à l'École de médecine. Elle en reconnaît la valeur scientifique. Ce qu'elle demande, c'est que l'on épargne au public ce spectacle de violence qui se déroulait alors dans des auditoriums.

VALEUR MORALE

Aujourd'hui, du point de vue physiologique, on comprend mieux les mécanismes de la souffrance, détaille Christine Clavien. On remarque que la souffrance physique d'un humain peut être phénoménologiquement ressentie de la même manière par de nombreuses espèces animales. On ne peut plus l'ignorer. Du point de vue de la philosophie morale, on arrive de plus en plus à s'abstraire de notre humanité et à prendre une perspective un peu plus objective du monde, ce qui a pour effet d'élargir ce qu'on appelle le « radar moral ». Avant, l'humain était le seul à avoir une valeur morale, une dignité. Petit à petit, on s'est rendu compte que les grands singes, très proches de nous, en ont une aussi. Et ainsi de suite. Notre radar moral englobe de plus en plus d'espèces et même des environnements écologiques. Après tout, l'humain ne représente qu'une espèce parmi d'autres, qu'une brindille parmi des millions de branches du vaste arbre phylogénétique. Quand on admet tout cela, il n'est plus si simple de trouver des arguments valables en faveur du fait que notre espèce a plus de valeur que les autres, et en particulier qu'une souris de laboratoire. Il n'en reste pas moins que l'être humain continue de

donner plus de valeur à sa propre espèce qu'aux autres. Et il en donne aussi plus aux espèces qui lui sont proches qu'à celles qui sont plus éloignées sur l'arbre phylogénétique.

La loi établit une hiérarchisation des espèces, basée sur la capacité à ressentir la souffrance qui est elle-même estimée sur la base d'études scientifiques, confirme Daniele Rappolo. Les vertébrés, dont fait partie l'humain, et tous les mammifères sont ainsi protégés par ce texte mais aussi quelques invertébrés. En Suisse, on protège ainsi des céphalopodes (pieuvres, calamars, seiches) et des décapodes marcheurs (homards, crabes...), considérés comme aussi sensibles que les vertébrés.

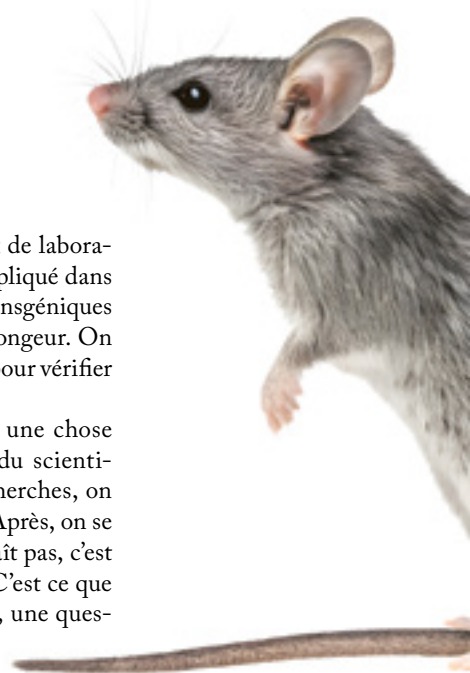
SOURIS

On utilise essentiellement des souris dans l'expérimentation animale car elles se reproduisent vite (une génération dure trois mois) et parce qu'elles partagent 85% de leur génome avec le nôtre, explique Serge Nef. Elles sont si proches de nous que l'on peut comprendre en les étudiant des mécanismes biologiques impliqués dans une pathologie ou dans le développement humain. En même temps, produire des souris génétiquement modifiées est onéreux. Il faut du personnel qualifié pour les générer, les maintenir et les analyser. Il n'y a donc pas seulement l'éthique qui limite l'expérimentation animale. Mais aussi l'argent.

Et Bruno Strasser de préciser que le choix des souris comme animaux de laboratoire s'explique également par le fait qu'au début du XX^e siècle, elles étaient considérées comme nuisibles. Elles risquaient moins de provoquer l'opposition des mouvements antivivisection que les lapins ou les chiens, qui représentaient alors souvent des alternatives.

BIEN-ÊTRE

Les animaleries, en particulier à l'Université de Genève, sont très sécurisées, assure Serge Nef. Des moyens importants ont été investis pour protéger les animaux contre les pathogènes que pourraient apporter les humains. Pour y entrer, il faut prendre une douche, enfiler une combinaison, une charlotte et des gants. Les cages sont ventilées, il n'y a aucune odeur. En général, ils vivent à plusieurs dans la cage, afin qu'ils puissent jouer ou interagir entre eux. L'espace à disposition est proportionnel au nombre



d'individus dans la cage. Il y a bien sûr un accès à l'eau et à la nourriture ainsi que des «outils d'enrichissement», c'est-à-dire des jeux.

De manière générale, renchérit Bruno Strasser, depuis que la majorité de la population est devenue urbaine à la fin du XX^e siècle, on se construit une image idéalisée de la nature, qui ne serait que du bonheur pour les animaux. La réalité est tout autre. La nature renferme une brutalité permanente. La mort, la souffrance et la maladie y sont omniprésentes, alors que dans les animaleries, tout est mis en œuvre pour les éviter au maximum – au prix de la captivité. Par conséquent, il n'est pas facile de mesurer le bien-être animal et de comparer les conditions de vie entre ces deux milieux.

Il existe une distinction à faire entre le bien-être et l'intérêt de l'animal, souligne pour sa part Christine Clavien. Dans une animalerie, on peut en effet assurer le bien-être des bêtes et faire en sorte qu'elles soient bien traitées, qu'elles ne souffrent pas trop quand elles interviennent dans des expériences et que leur mise à mort soit sans souffrance. Elles ne seront jamais des proies et n'attraperont aucune maladie (sauf celle qu'on veut leur inculquer, pour les besoins de la recherche). Leur qualité de vie sera meilleure que celle qu'elles auraient eue dans la nature. Mais on pourrait tout aussi bien estimer que l'animal a un intérêt – supérieur? – à vivre une vie sauvage – tout en sachant que les souches de souris employées en sciences ont été conçues par l'homme et n'existeraient pas dans la nature sans lui.

RECHERCHE

La majorité des souris prélevées pour l'expérimentation animale l'est à des fins de recherche fondamentale, explique Daniele Roppolo. Cela signifie que les scientifiques se posent des questions, essayent de comprendre des mécanismes biologiques et leurs recherches aboutiront, dans certains cas, un jour, à des applications concrètes et utiles à la société.

Si un vaccin à ARN a pu être mis au point aussi rapidement après le début de la pandémie de Covid-19, rappelle encore Serge Nef, c'est parce que la recherche sur la technologie en question avait déjà beaucoup avancé (avec d'autres débouchés en tête) grâce, entre autres, à des travaux menés sur des rongeurs et des singes. Les études portant sur des maladies graves et relativement fréquentes comme Parkinson et Alzheimer – contre lesquelles il n'existe toujours pas

de remède – font également usage d'animaux de laboratoire. Quand on identifie un nouveau gène impliqué dans ces affections, on crée des modèles animaux transgéniques afin de répliquer la maladie humaine chez le rongeur. On peut ensuite tester des molécules sur ces bêtes pour vérifier leur efficacité avant de passer à l'être humain.

Cela dit, le sacrifice d'animaux n'est jamais une chose facile, admet Serge Nef. Du point de vue du scientifique qui le pratique dans le cadre de ses recherches, on se pose pas mal de questions la première fois. Après, on se construit une carapace. Mais ce qui ne disparaît pas, c'est la volonté de faire souffrir le moins possible. C'est ce que dicte la loi, certes, mais c'est aussi, et surtout, une question d'éthique.

ALTERNATIVES

À chaque nouvelle question qui se pose en science, il faut trouver un moyen d'y répondre, développe Serge Nef. On ne sait pas à quoi ressemblera la science de demain mais pour l'instant, l'expérimentation animale fait partie de l'arsenal nécessaire au scientifique pour trouver ses réponses. Il existe parfois des alternatives. Quand c'est possible, on travaille par exemple *in silico* (c'est-à-dire à l'aide de simulations sur ordinateurs) ou *in vitro* (avec des lignées cellulaires dans des boîtes de Pétri). Une technologie très prometteuse est celle des organoïdes, qui sont des tissus ou de petits organes cultivés en laboratoire. Mais un pseudo-cœur, par exemple, ne remplacera jamais un cœur entier dans un individu complet dans lequel n'importe quel organe interagit avec toutes les autres parties du corps. À un moment donné, quand on veut comprendre le rôle d'un gène ou d'une molécule, il faut étudier un individu complet. C'est pourquoi on ne peut pas, pour l'instant, se passer de l'expérimentation animale.

INITIATIVE POPULAIRE

L'initiative populaire «Oui à un avenir sans expérimentation animale» sera soumise au vote dans un proche avenir. Si elle devait être acceptée, on assisterait à une décroissance en termes de connaissances, prédit Christine Clavien. Les fonds pour la recherche ne baisseraient pas mais seraient alloués ailleurs que dans l'expérimentation animale. Par conséquent, il y aura certaines questions auxquelles les scientifiques, en Suisse, ne pourront plus apporter de réponses. C'est un choix de société.

LE TEXTE DE L'INITIATIVE

«Les expérimentations animales sont interdites. Les mesures qui doivent être prises dans l'intérêt de l'animal concerné sont exceptées. Il est également interdit de détenir ou d'élever des animaux à des fins d'expérimentation ou d'en faire le commerce à ces fins.»

Des dispositions transitoires donnent un délai de sept ans pour interdire les expérimentations dont le degré de gravité est inférieur à 3 (degré maximal).



Daniele Roppolo

Directeur de l'Expérimentation animale au sein de l'UNIGE

Après un Master en biologie de l'Université de Pavie, Daniele Roppolo obtient le titre de docteur en biologie à l'UNIGE en 2007. Il est nommé coordinateur national de la stratégie du Swiss Animal Facilities Network de 2016 à 2021. Il est ensuite nommé directeur de l'Expérimentation animale de l'UNIGE en février 2021.



Bruno Strasser

Professeur à la Section de biologie (Faculté des sciences) et professeur associé à l'Université de Yale (États-Unis)

Historien des sciences et de la médecine, Bruno Strasser s'intéresse à l'histoire des régimes de production des savoirs biomédicaux. Il a étudié l'essor des conceptions moléculaires et génétiques du vivant et l'histoire des collections de données au XX^e siècle, puis les formes de contestation profanes des savoirs experts, notamment au sein des mouvements de santé des femmes.



Christine Clavien

Professeure associée à l'Institut Éthique Histoire Humanités (Faculté de médecine)

Après une formation en philosophie morale et en philosophie des sciences, elle s'est engagée dans des recherches portant sur les fondements du comportement moral, l'identification des enjeux éthiques dans différents domaines médicaux, la vulnérabilité et la responsabilité morale.



Serge Nef

Professeur au Département de médecine génétique et développement (Faculté de médecine)

Ses recherches se concentrent sur l'élucidation des mécanismes moléculaires régulant le développement sexuel, avec un intérêt particulier pour la détermination du sexe gonadique chez l'humain et la souris, utilisée comme modèle animal. Il est président de la Commission des animaleries de la Faculté de médecine et membre de la Commission cantonale pour les expériences sur les animaux (CCEA).



La recherche se poursuivra mais sans utiliser des animaux entiers, confirme Daniele Roppolo. Il faut donc rappeler que 18% des animaux utilisés dans l'expérimentation le sont actuellement pour tester de nouvelles molécules avant de commencer des essais cliniques sur l'être humain. Si cette étape est interdite, cela signifie que l'on risquera d'administrer des produits sur l'être humain qui ne sont pas sûrs à 100%.

Le but de cette initiative est de réduire la souffrance animale. Mais si elle est interdite en Suisse, elle continuera à se faire ailleurs, note Serge Nef. On trouvera plus facilement des solutions pour réduire la souffrance des animaux en travaillant ensemble, les chercheurs, les autorités, le public et les associations de protection des animaux, plutôt qu'en posant des interdictions.

RELATIVITÉ

Il y a 1000 fois plus de poulets, de porcs, de bœufs et de moutons qui sont sacrifiés pour la nourriture humaine en Suisse chaque année que pour la science, tient à préciser Serge Nef. Et la qualité de vie dans les animaleries est sans commune mesure avec celle qui règne dans les élevages – sans même parler des abattoirs.

Par ailleurs, fait remarquer Christine Clavien, si l'on appliquait la règle des 3R à la consommation de viande, il faudrait immédiatement arrêter d'en manger. Car on peut la remplacer (Replace) facilement. Mais la rigueur exigée par le législateur est plus importante dans le domaine de la science que dans celui de l'industrie carnée.

Et Bruno Strasser d'ajouter que Carl Vogt, un scientifique doublé d'un radical allemand et triplé d'un polémiste invétéré qui débarque à Genève en 1848, traitait déjà les mouvements antivivisection de son époque d'hypocrites. Il leur reprochait, alors qu'ils mangeaient tous de la viande, de rester froids face aux animaux d'abattoirs mais de s'émouvoir pour les animaux sacrifiés pour la science (une cause bien supérieure, selon lui, à celle de se remplir la panse).

Toutes les initiatives précédentes sur ce thème ont été rejetées avec des scores entre 70 à 80%, rappelle encore Bruno Strasser. Le peuple suisse est attaché aux bénéfices que l'on tire de l'expérience animale. Il se rend compte qu'il existe un lien entre cette dernière et les médicaments qu'il consomme abondamment.

Cela ne signifie pas que les Suisses sont contre la protection des animaux, lance Serge Nef. La loi sur la protection des animaux a été acceptée lors d'un référendum facultatif en 1978 à environ 80% des voix.

Et le peuple a également voté en faveur de l'étourdissement des animaux avant l'abattage.

